

[...] Comme la nuit [...] parut à Lorenzo le moment favorable, d'autant que le seigneur Alexandre Vitelli se trouvait parti ce jour-là pour Città-di-Castello, il parla bas à l'oreille du duc après souper, et il lui dit qu'enfin, par des promesses d'argent, il avait décidé sa tante, et que le duc pouvait venir seul, à l'heure convenue et avec précaution, dans sa chambre à lui, Lorenzo, en prenant garde, pour l'honneur de la dame, que personne ne le vît ni entrer ni sortir, et que sitôt que le prince y serait, incontinent il irait chercher Catherine Ginori. Le duc ayant mis un grand vêtement de satin, à la napolitaine et garni de zibeline, au moment de prendre ses gants, qui étaient les uns de mailles et les autres de peau parfumée, réfléchit un peu et dit : « Lesquels prendrai-je, ceux de guerre ou ceux de bonne fortune ? » Quand il eut pris ceux-ci, le duc sortit accompagné seulement de trois personnes, Giomo le Hongrois, le capitaine Justinien de Cesena, et un officier de bouche nommé Alexandre. Arrivé sur la place de Saint-Marc, où il était venu pour ne pas être épié, il les congédia, disant qu'il voulait aller seul, et il ne retint avec lui que le Hongrois, lequel entra dans la maison des *Sostegni*, située presque en face de celle de Lorenzo, avec l'ordre du prince de ne bouger ni se montrer, quelque personne qu'il vît entrer ou sortir. Mais le Hongrois, ayant demeuré là un bon bout de temps, retourna au palais et s'endormit dans l'appartement du duc. En arrivant dans la chambre de Lorenzo, où un grand feu était allumé, le prince ôta son épée. Tandis qu'il se couchait sur le lit, Lorenzo s'empara de l'épée, en lia prestement la garde avec le ceinturon, de manière à empêcher la lame de sortir aisément du fourreau, puis il la posa sur le chevet du lit, en disant au duc de se reposer; après quoi il sortit, et laissa retomber derrière lui la porte, qui était de celles qui se ferment d'elles-mêmes. Il s'en alla trouver Scoronconcolo, et d'un air tout à fait content : « Frère, lui dit-il, voici le moment; j'ai enfermé mon ennemi dans ma chambre, et il dort. — Allons-y », répondit Scoronconcolo. Sur le palier de l'escalier, Lorenzo se retourna et dit : « Ne t'inquiète pas si c'est un ami du duc; et tâche de bien faire. — Ainsi ferai-je, répondit l'ami, quand ce serait le duc lui-même. — Grâce à notre embuscade, reprit Lorenzo d'un ton joyeux, il ne peut plus nous échapper; marchons. — Marchons donc, » répondit Scoronconcolo.

Lorsqu'il eut soulevé le loquet qui retomba et ne s'ouvrit pas du premier coup, Lorenzo entra dans la chambre, et dit : « Seigneur, dormez-vous ? » Prononcer ces mots et percer le duc de part en part d'un coup de dague, fut une seule et même chose. Cette blessure était mortelle, car elle avait traversé les reins et perforé cette membrane appelée diaphragme, qui, semblable à une ceinture, divise le corps humain en deux parties, l'une supérieure où se trouvent le cœur et les autres organes du sentiment, l'autre inférieure où sont le foie et les organes de la nutrition et de la génération. Le duc, qui dormait ou feignait de dormir, se tenait le visage tourné vers le fond. Il bondit sur le lit en recevant cette blessure, et sortit du côté de la ruelle, cherchant à gagner la porte, et se faisant un bouclier d'un escabeau qu'il avait saisi. Mais Scoronconcolo lui donna une taillade au visage qui lui fendit la tempe et une grande partie de la joue gauche. Lorenzo le repoussa sur le lit et l'y tint renversé en pesant sur lui de tout le poids de son corps; et afin de l'empêcher de crier, lui serra la bouche avec le pouce et l'index de sa main gauche, en lui disant : « Seigneur, n'en doutez pas. » Alors le duc, se débattant comme il pouvait, prit entre ses dents le pouce de Lorenzo et le serra avec une telle rage que Lorenzo, tombant sur lui, appela Scoronconcolo à son aide. Celui-ci courait d'un côté et de l'autre, et il ne pouvait atteindre le duc sans blesser du même coup Lorenzo, que le duc tenait étroitement embrassé. Scoronconcolo essaya d'abord de faire passer son épée entre les jambes de Lorenzo, sans autre résultat que de piquer le matelas; enfin il prit un couteau qu'il avait par hasard sur lui, et l'ayant fixé dans le cou de la victime, il appuya si fort que le duc fut égorgé. Après sa mort, ils lui firent encore quelques blessures qui versèrent tant de sang que la chambre en devint comme un lac. C'est une chose à remarquer, que pendant tout ce temps, où il était tenu par Lorenzo et où il voyait Scoronconcolo tourner et se démener pour le tuer, le duc ne poussa ni un cri ni une plainte, et ne lâcha point ce doigt qu'il serrait entre ses dents avec fureur. En mourant, il avait glissé à terre; ses meurtriers le relevèrent tout souillé de sang, et l'ayant posé sur le lit, ils recouvrirent son corps avec la tenture qu'il avait fermée lui-même avant de s'endormir ou d'en faire semblant. On a supposé qu'il s'était ainsi enfermé à dessein, parce que, sachant bien qu'il était incapable d'en user convenablement avec cette Catherine qu'il attendait, laquelle passait pour une personne savante et d'esprit, il voulait éviter, par ce moyen, les préliminaires et belles paroles. Lorenzo, lorsqu'il vit le duc en l'état qu'il souhaitait, tant pour s'assurer qu'on n'avait rien entendu que pour se reposer et reprendre ses esprits, car il se sentait rompu et accablé de fatigue, se mit à l'une des fenêtres qui donnaient sur la Via Larga. Quelques personnes de la maison avaient entendu du bruit et des trépignements de pieds, entre autres madame Marie, mère du seigneur Cosme; mais nul ne s'en était ému, car depuis longtemps, et par précaution, Lorenzo avait pris l'habitude d'amener dans cette chambre, comme font parfois les mauvais plaisants, une troupe de gens qui feignaient de se quereller et couraient çà et là criant : « Frappe-le ! tue-le ! Ah ! traître, tu m'as tué ! » et autres vociférations semblables.

B – George SAND, *UNE CONSPIRATION EN 1537*, SCENE VI (vers 1831)

Chambre de Lorenzo. *Le Duc entre et jette son épée sur le lit. Il s'approche de la cheminée, et, pendant ce temps, Lorenzo prend l'épée et attache le ceinturon à la poignée pour la rendre impossible à dégainer.*

LE DUC Que fais-tu donc?

5 LORENZO Je cache votre épée sous votre chevet. Il est bon d'être toujours prêt à se défendre dans ces sortes d'aventures. Mais il ne faut pas que la femme, pour qui l'on s'expose, se doute qu'on a pu distraire d'elle une seule pensée pour sa propre sécurité.

LE DUC Crois-tu donc qu'il y ait quelque chose à craindre ici ?

LORENZO D'ici à quelques heures, je ne vois dans la maison que moi qui pourrais troubler votre repos.

10 LE DUC En ce cas, tu me permettras d'être tranquille. Je connais ta valeur. — Ah! ce bon feu m'a ranimé. J'étais transi de froid. (*Il se débarrasse de son manteau.*) Ah! çà, dis-moi, tu sais que je n'aime pas à lutter de sémillants propos avec les femmes. On dit que la Catterina est belle parleuse et versée dans les lettres. Moi, la poussière des bouquins me prend à la gorge, et je ne sais pas faire l'amour avec des métaphores. Préviens-la, je te prie, qu'elle ne s'attende pas à des fadeurs et qu'elle me fasse grâce de cette feinte résistance, dont je ne puis pas être dupe, moi qui connais toutes les ruses d'usage.

15 LORENZO Catterina sait qu'elle ne doit pas s'attendre à être humblement implorée, comme si elle avait affaire à un page ou à un poète. Je crois que ce que Votre Altesse a de mieux à faire, c'est de se mettre au lit. La première personne qui entrera...

LE DUC C'est bien! Cours.

20 LORENZO Je ne vous demande qu'une grâce nouvelle. C'est d'éteindre un peu la flamme du foyer. L'obscurité enhardira ses pas timides.

LE DUC L'obscurité, c'est l'impunité pour les femmes. Fais ce que tu voudras. (*Le Duc seul, détachant les rubans de son pourpoint.*) Faire la cour à la française, avec un genou dans la poussière et les mots de *reine* et de *déesse* à la bouche, ce n'est pas mon fait, surtout après le souper, quand ce délectable vin d'Espagne a brouillé mes idées et appesanti ma langue. Et puis, une femme! c'est un ange tant qu'on la désire ; dès qu'on la tient ce n'est plus qu'une femme. On la fâcherait bien d'ailleurs si on la prenait au mot chaque fois qu'elle dit : non. Que Lorenzo fasse la cour en mon nom! Il est fait pour cela! C'est lui qui me présente la coupe du plaisir et c'est moi qui la vide. Sa sœur! Il ne manquait que cela à son ignominie! Demain toute la Cour en rira et Messire Valori, tout le premier. (*Six heures sonnent.*) Heure d'amour et de plaisir, je te salue! Sois la plus belle de ma vie! (*Il s'enveloppe d'un couvre-pied d'hermine et se jette sur le lit.*)

30 LORENZO, *bas à Scoronconcolo, à l'entrée de la chambre.* Le moment est venu. Tu n'hésites pas?

SCORONCONCOLO, *bas.* Tête-Dieu! En avant!

LORENZO Le cœur me bondit avec tant de violence que je ne puis marcher.

SCORONCONCOLO Si c'est de peur, laisse-moi passer le premier.

35 LORENZO, *l'arrêtant.* Eh! non! C'est de joie. (*Il marche l'épée à la main vers le lit et entr'ouvre le rideau.*) Seigneur, dormez-vous? (*Il lui passe son épée au travers du corps.*) C'est fait. (*Le Duc roule par terre en rugissant. Scoronconcolo lui enlève une joue d'un coup de dague. Le Duc ensanglanté se relève et court dans la chambre avec égarement.*)

LORENZO Maladroit, tu frappes au visage! C'est au cœur! au cœur! (*Au Duc.*) Holà, seigneur, point tant de bruit! Acceptez ce bâillon! (*Il lui met les doigts dans la bouche.*)

40 SCORONCONCOLO Le damné bondit comme une panthère. Où es-tu donc, maître? Je n'y vois plus.

LORENZO Je le tiens, là, sous moi! (*Il jette le Duc sur le lit.*) Maudit! Tu mords comme un chien enragé. Mais c'est égal! Tu mourras de la main de Lorenzaccio.

SCORONCONCOLO Ote-toi de là, maître, que je le frappe!

45 LORENZO Je ne puis. Ce chien furieux tient mon pouce entre ses dents. Il me le broie. Ah! le cœur me manque. Je souffre! Dépêche-toi de le tuer! *Scoronconcolo enfonce sa dague.*

LORENZO Tu éventres le matelas! Il me coupera le doigt.

SCORONCONCOLO, *tire un couteau de sa poche.* Eh bien! saignons-le comme un pourceau! Lâche-t-il prise?

LORENZO Enfonce le couteau plus avant dans la gorge. Bien. Ses dents s'écartent un peu. Ah! sa tête retombe, ses muscles se détendent. Il meurt. Regarde, il est hideux à voir.

50 SCORONCONCOLO Encore quatre à cinq coups dans la poitrine. J'aime mieux le voir bien mort.

LORENZO *descend du lit.* Enfin! (*Il regarde sa main sanglante.*) Ce doigt sera mutilé pour toujours. Tant mieux! C'est une glorieuse blessure et j'aurai toujours ce souvenir sous les yeux.

SCORONCONCOLO Maître! Que ferons-nous de ce cadavre? Sa dernière convulsion l'a fait bondir comme un crapaud. Le voilà encore par terre. Par Monseigneur Satan, il tenait à sa vie presque autant que nous à sa mort.

- 55 LORENZO Aide-moi à le ramasser. (*Le foyer qui, pendant cette scène hideuse, a jeté quelques lueurs par intervalles, s'allume et répand une vive clarté dans la chambre.*)
SCORONCONCOLO Entrailles du Christ! C'est le Duc lui-même! [...]

C - Ed. Thierry à P. de Musset, à Milan. Paris, le 2 mai 1863

- Mon cher ami, au milieu des tiraillements perpétuels qui morcellent mes journées, je n'ai guère de loisir pour vous écrire tout ce que me suggère la lecture de *Lorenzaccio*. Je vous donne mon impression générale, quant aux détails nous en causerons lorsque vous reviendrez à Paris. L'étoffe dans laquelle vous avez travaillé est magnifique. Elle a perdu de son ampleur et de la richesse de ses plis, cela va sans dire ; mais enfin le manteau que vous avez taillé est encore un riche vêtement. En d'autres termes, il y a là quelque chose qui commence à pouvoir être de service. On sent une pièce ébauchée et qui se rapproche des proportions du Théâtre. La difficulté n'est pas précisément dans la composition, elle est dans l'idée même de la pièce, dans le fond général sur lequel et par lequel se meuvent les principaux personnages [...] Il y a deux hommes dans la pièce, dont l'un est atteint de priapisme et dont l'autre s'est chargé d'affamer et de repaître cette abominable manie. Le duc n'a qu'un besoin, celui d'aller coucher quelque part. Il demande sous quel lit on a mis ses pantoufles pour ce matin et sous quel lit on les mettra pour ce soir. Il n'y a que cela pour lui, et en même temps l'imagination du spectateur est toujours attachée à cette vilaine chose. Voilà l'impression que j'ai ressentie, voilà celle que je redoute. Le Comité l'éprouvera-t-il ? C'est la question.

D - Rapport du comité de censure du 23 juillet 1864 à Charles de La Rounat, directeur du théâtre de l'Odéon

- Ce n'est pas la première fois qu'il est question de représenter cet ouvrage, qu'Alfred de Musset n'avait pas composé pour la scène. Le Théâtre-Français, qui y avait songé, a reculé devant des difficultés qui lui parurent insurmontables.
- Dans la version que le directeur de l'Odéon soumet à la censure, on a cherché à adapter l'ouvrage à la scène par des suppressions nombreuses et des soudures ayant pour objet de rapprocher les différentes péripéties que les digressions, toutes naturelles dans un drame écrit pour être lu et non pour être joué, isolaient les unes des autres. Nous ne croyons pas que cette œuvre, arrangée telle qu'elle est, rentre dans les conditions du théâtre. Les débauches et les cruautés du jeune duc de Florence, Alexandre de Médicis, la discussion du droit d'assassiner un souverain dont les crimes et les iniquités crient vengeance, le meurtre même du prince par un de ses parents, type de dégradation et d'abrutissement, nous paraissent un spectacle dangereux à présenter au public. En conséquence, nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'autoriser la pièce de *Lorenzaccio*.

E – William SHAKESPEARE (1564?-1616), JULES CESAR, III, 2, 1600

- Le Forum. Entrent Brutus et Cassius, accompagnés d'une foule de citoyens.*
LES CITOYENS Nous voulons une explication. Qu'on s'explique !
BRUTUS Suivez-moi donc, et donnez-moi audience, amis. Vous, Cassius, allez dans la rue voisine, et partageons-nous la foule. Que ceux qui veulent m'entendre, restent ici : que ceux qui veulent suivre Cassius, aillent avec lui ; et il sera rendu un compte public de la mort de César.
PREMIER CITOYEN Je veux entendre parler Brutus.
DEUXIÈME CITOYEN Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs raisons, quand nous les aurons entendus séparément.
Cassius sort avec une partie des citoyens. Brutus monte aux Rostres.
TROISIÈME CITOYEN Le noble Brutus est monté. Silence !
BRUTUS Soyez patients jusqu'au bout... Romains, compatriotes et amis, entendez-moi dans ma cause, et faites silence afin de pouvoir m'entendre. Croyez-moi pour mon honneur, et ayez foi en mon honneur, afin de pouvoir me croire. Censurez-moi dans votre sagesse, et faites appel à votre raison, afin de pouvoir mieux me juger. S'il est dans cette assemblée quelque ami cher de César, à lui je dirai que Brutus n'avait pas pour César moins d'amour que lui. Si alors cet ami demande pourquoi Brutus s'est levé contre César ; voici ma réponse : Ce n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome davantage. Eussiez-vous préféré voir César vivant et mourir tous esclaves, plutôt que de voir César mort et de vivre tous libres ? César m'aimait, et je le pleure, il fut fortuné, et je

- m'en réjouis ; il fut vaillant, et je l'en admire ; mais il fut ambitieux, et je l'ai tué ! Ainsi, pour son amitié, des larmes ; pour sa fortune, de la joie ; pour sa vaillance, de l'admiration ; et pour son ambition, la mort ! Quel est ici
- 20 l'homme assez bas pour vouloir être esclave ! S'il en est un, qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez grossier pour ne vouloir pas être Romain ? S'il en est un, qu'il parle ; car c'est lui que j'ai offensé. Quel est l'homme assez vil pour ne pas vouloir aimer sa patrie ? S'il en est un, qu'il parle ; car c'est lui que j'ai offensé... J'attends une réponse.
- TOUS LES CITOYENS Personne, Brutus, personne.
- 25 BRUTUS Ainsi je n'ai offensé personne. Je n'ai fait à César que ce que vous feriez à Brutus. Les registres du Capitole exposent les motifs de sa mort, sans atténuer les exploits par lesquels il fut glorieux, ni aggraver les offenses pour lesquelles il subit la mort.